

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, N^O 536—SAMEDI, 11 AOUT 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



MME CASIMIR-PÉRIER, FEMME DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 11 AOUT 1894

SOMMAIRE

TEXTE : Page d'histoire, par Benjamin Sulte. — La plume, par Henry Fève. — Carnet du MONDE ILLUSTRÉ. — Mme Casimir Perier. — Les sources Saint-Léon. — Primes du mois de juillet : Listes des réclamants. — Dans les glaciers de l'Engadine (avec gravures), par Victor Tissot. — Nos gravures — Poésie : Le point du jour, par Léon Lorrain. — Nouvelle : Une tache d'encre, par S. Boulée. — Fête nuptiale, par Aimée Fabrégeu. — Old England. — Carnet de la cuisinière — Galerie échiquienne (avec portrait) : M. O. Trempe, par un Pion. — Faits scientifiques : La glacière : Les microbes dans le pain ; Vaccinations et revaccinations ; Photographie de l'électricité. — Le jeu d'Échecs. — Choses et autres — Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES : Portrait de Mme Casimir-Perier, femme du Président de la République Française. — Constantinople : Le tremblement de terre : Les habitants réfugiés dans les cimetières. — Le pont de la tour, à Londres. — A travers le Canada : Hôtel Saint-Léon : Vue de front ; Kiosque où se fait la mise en barrique de l'eau minérale ; La Rivière-du-Loup.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

Le MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés de MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour élargir les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

PAGE D'HISTOIRE



PERMETTEZ que je vous raconte la fondation de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa.

Autour de 1850 les esprits étaient préparés dans ce but ; on entendait beaucoup parler du cercle littéraire des Trois-Rivières (1844), de l'Institut de Québec (1848), et de l'Institut canadien de Montréal alors dans tout son

éclat. En 1850, M. W. P. Lett fondait un club dramatique (anglais) à Bytown. Le collège Saint-Joseph se construisait (1851) — le goût de l'étude se révérait de plus en plus.

W. F. Powell, citoyen remuant, incommode aussi, avait organisé un cabinet de lecture dans une maison qui formait le coin des rues Sparks et Elgin, là où se trouvent à présent les bureaux du Pacifique. La première année, les charges d'officiers furent partagées entre Anglais et Français, mais en 1852, M. Powell demanda brutalement l'exclusion des Français ; il aurait été battu cependant, mais nos gens firent la séparation d'eux-mêmes. M. Jean-Baptiste Turgeon (qui vit encore et se porte comme un charme) l'homme le plus énergique de cette époque parmi nos compatriotes de Bytown, s'adressant à M. Powell, lui dit :

— Nous sommes en état de faire mieux qu'un simple cabinet de lecture : nous allons fonder un institut qui durera plus longtemps que vous et moi. Votre cercle n'a pas pour un an d'existence ; il est privé de l'appui des Canadiens !

En effet, établi le jour de la Saint-Jean-Baptiste

1852, l'Institut est encore florissant. Le cabinet de lecture de Powell n'a pas duré deux ans.

M. Targeon, premier président de l'Institut, devint maire de la ville en 1853.

Si je ne me trompe, l'Institut a donné jusqu'à ce jour plus de quatre cents soirées publiques.

Le premier chemin de fer qui rattacha Bytown au reste du monde, fut celui de Prescott, en 1853. Le Grand-Tronc devant passer par Prescott pour relier Montréal avec Kingston et Toronto, il était naturel de l'amorcer au plus près possible. L'Institut donna un grand dîner en cette occasion et une soirée littéraire.

En 1854, Bytown devient ville d'Ottawa, avec une population de dix mille âmes, dont un tiers au moins de Canadiens-Français. Depuis 1830 jusqu'à ce jour, nous avons maintenu notre proportion du tiers et, sans les annexions de ces dernières années, nous compterions pour la moitié du tout.

Pour donner une existence légale à l'Institut, il fallait déposer sa constitution écrite au bureau d'enregistrement. Cette constitution, rédigée en français, fut refusée par le chef du bureau. C'était en 1856. M. Cartier était ministre, il exigea l'insertion du texte français et voilà comment cette pièce figure dans les registres de la ville et du comté de Carleton. Ce n'est pas vous ni moi qui pourrions faire insinuer un document français dans ces angustes archives ! L'horreur du français conserve ici toute son intensité.

L'Institut est notre foyer national. On s'y donne rendez-vous à tout propos. C'est là que nous concertons nos agissements. Les salles en sont toujours occupées. Même aux plus mauvais jours, nos gens lui sont restés fidèles. Incendié quatre ou cinq fois, l'Institut renaissait de ses cendres plus courageux et plus pimpant que jamais — par exemple, ce n'était pas sans de lourds sacrifices. Plus d'un Canadien d'Ottawa a dépensé deux ou trois cents piastres pour soutenir ou relever cette institution. On a vu les hommes de métier travailler gratuitement à réparer l'édifice embellir les salles, etc.

Cette note historique est venue sous ma plume au moment où j'allais vous décrire la délicieuse fête du 24 juin dernier à l'Institut, de sorte que, voulant parler du présent, je me suis perdu dans le passé — et j'ai mis un mois à vous faire parvenir mon manuscrit.

Benjamin Sulte

LA PLUME



SCIENTIFIQUE style romain dessinant l'écriture sur la cire, plume légère comme la pensée, arrachée à l'aile de l'oiseau, rapide comme elle, petit bec de fer buveur d'encre qui trace sur la plaine blanche du papier les sillons noirs de l'idée, je suis l'outil enfantin et puissant, l'impondérable

et redoutable levier, manié entre deux doigts, avec lequel l'esprit humain soulève le monde, et je grave sur l'âme même des hommes en écrivant sur une feuille mince.

Je n'ai jamais la parole pour rivale, le verbe sonore des orateurs et des agitateurs qui soulevait la rumur d'océan des foules et ne faisait battre qu'un seul cœur dans le peuple rassemblé au forum ; mon écriture débile était dédaignée et ignorée du plus grand nombre. L'homme parlait tout haut sa pensée, et les traditions de la sagesse comme celles de la haine passaient de bouche en bouche. Mes papyrus mystérieux n'étaient connus que de quelques érudits, et mon rôle modeste se réduisait à léguer aux générations à venir les

beautés créées par les poètes et le souvenir des faits accomplis.

Aujourd'hui, j'ai vaincu le verbe, et les hommes ne se parlent plus guère ; la vaine sonorité des sons ne peut lutter contre le petit signe aphone que je trace sur un morceau de chiffon éparé, et la voix du plus puissant n'est plus que la voix d'un insecte à côté de ma formidable télégraphie muette, car ce que j'écris s'entend au même moment d'un bout du monde à l'autre, et le petit crac-crac que je fais en griffant le papier retentit en même temps dans des milliers d'oreilles. Les machines Marinoni rendent omniprésente la pensée d'un homme, à l'égal de celle d'un dieu.

Mais, si facile à manier, le premier venu peut se servir de moi et dispose de ma force, pour le mal comme pour le bien. Je chante sous les doigts des poètes et grince entre des mains grossières, mauvaises ou bienfaisantes, selon l'esprit qui médite ; ma trace légère, inspirée par le génie, est éternelle ou s'efface comme un charbonnage informé au premier souffle ; arme innocente et idéale de l'esprit, je deviens à l'occasion cœur et complice du poignard du fanatique ; comme l'enthousiasme et la bonté, j'inocule à volonté la haine et la colère ; je sers le despotisme et la révolte, et mes crachats d'encre sont parfois semblables aux taches de sang sur la main du meurtrier.

Aussi les hommes me détestent-ils autant qu'ils m'aiment, et on a peur de moi. Pour moi, petit instrument fragile de la pensée, on prépare, à la moindre alerte, les cachots mélodramatiques, le géolier bourru secoue le tocsin de ses clefs, les terribles agents passent leurs doigts conquérants sur leurs moustaches crochues et me regardent de travers, les juges revêtent leurs robes sévères, les Chambres concentrent sur moi la désignation forcée de cinq cents index implacables, déjà, dans les ports, des steamers chauffent pour les relégations dans les exotismes pénitenciers dont on me menace, et il n'est pas jusqu'à moi-même qui, parfois, ne parle contre moi et ne me signale personnellement à la vindicte générale.

Il en est ainsi depuis que les hommes se servent de moi pour s'exprimer. Souvent, on m'a promis une liberté qu'on m'a vite retirée, quelques violents ayant gâté tout de suite mes affaires ; et j'ai paru de nouveau, comme d'habitude, toute noire des crimes rouges des autres. En vain, ces temps-ci, me faisais-je toute modeste, sage et même édifiant, retenant jusqu'à mes ironies et évitant de caresser de mes barbes malicieuses le nez chatouilleur de nos dignitaires. Je me faisais toute petite. Et voilà qu'un assassin arrive, et que c'est encore à moi qu'on s'en prend.

Et je ne peux m'empêcher d'en sourire dans ma conscience humble de simple instrument, moi qui ne donne que l'expression de la pensée humaine et qu'on condamne comme la pensée elle-même et comme si on la supprimait en me brisant. Je ne suis, en effet, que ce que me font les hommes et, si je deviens quelquefois haineuse, c'est qu'ils le sont eux-mêmes.

Noble ou cynique, telle qu'elle est, je traduis votre âme. Et c'est elle qu'il faudrait changer. Le silence qu'on m'impose ne prouve rien. La pensée, qui ne parle plus, agit. Et c'est encore moi, la bavarde, la moins dangereuse.

HENRY FÈVE

Ne faites jamais couler les larmes : Dieu les compte. — Mme LAMBERT

Il est naturel à l'homme de vaciller ; on les compte par milliers les Jérémies de salon et les Ezéchiel de journal. — FR COPPÉE

L'esprit affiné, endiablé, vif et pénétrant de certaines femmes, est une arme devant laquelle nous ne saurions rester impunément. — E. Z. MASSICOTTE



La grande convention des pompiers américains aura lieu à Montréal, du 14 au 17 courant.

M. Casimir Perier, président de la République Française, est quarante fois millionnaire.

Caserio Santo, l'anarchiste assassin du président Carnot, a été condamné à mort le 3 de ce mois. L'époque de l'exécution n'est pas encore connue.

A Chicago, le 2 courant, un incendie se déclara entre l'avenue Blue Island et la rue Roby. La conflagration dura trois heures, et détruit pour 3,000,000 de dollars.

A cause de la peste noire qui sévit effroyablement en Chine, le Pacifique refuse d'admettre à bord de ses trains un seul des Fils du Ciel venant directement du Céleste Empire.

Le 30 juillet, au Soudan, les Français, attaqués par les indigènes, les repoussent et, profitant de leur victoire, s'emparent du village où s'étaient fortifiés leurs ennemis.

Behanzin, l'ex-roi du Dahomey, a assisté à une messe célébrée pour le repos de l'âme du président Carnot. Placé près du maître-autel, on dit que le souverain païen assista à la cérémonie avec autant de recueillement qu'un catholique.

Le mois de juillet se termine, à l'île d'Orléans, par une sorte de révolte des habitants du village de Saint-Jean, qui refusent de payer un faible droit frappant les marchandises débarquées sur un quai qu'ils ont cédé au gouvernement.

Le Labrador, de la ligne Dominion, est le plus gros et le plus rapide des vaisseaux qui font le service entre Montréal et Liverpool. Il vient d'opérer sa dernière traversée en trois heures de moins que la précédente, qui était déjà la plus rapide qu'il eut faite.

Un nouveau soulèvement se prépare peut-être au Brésil ; un complot contre la vie du nouveau président ayant été dénoncé, de nombreuses arrestations ont été opérées. Le mécontentement règne partout, et ce malheureux pays pourrait bien rentrer dans les horreurs de la guerre civile, dont il sort à peine.

Le steamer *Majestic* a coupé en deux la goëlette l'*Antelope*, qui faisait la pêche sur les bancs de Terre-Neuve, pendant un épais brouillard. Sept matelots sur huit ont été sauvés par l'équipage du grand navire. Un autre matelot de l'*Antelope* étant mort peu après, une collecte faite parmi les passagers du *Majestic*, a produit \$2,000 qui seront donnés aux familles des deux infortunés.

Il existe, au Brunswick (Allemagne), un enfant de deux ans, qui sait parfaitement lire, même les caractères écrits. Il est le fils d'un boucher, et depuis quelque temps il se faisait lire les enseignes des magasins ; suppléant par son intelligence à ce qui lui manquait d'instruction, il a réussi à déchiffrer ainsi tous les caractères de l'écriture.

Les Chinois et les Japonais se battent toujours en Corée ; la guerre est maintenant officiellement déclarée, et il est difficile de prévoir quel en sera le résultat. Jusqu'ici, les événements ont semblé se déclarer pour les Japonais qui ont réussi à mettre le désarroi dans la flotte chinoise, en coulant à fond ses plus redoutables navires.

Au cours d'une entrevue entre Jules Simon et l'empereur Guillaume, en 1890, celui-ci a dit au célèbre écrivain et philosophe Français :

« Votre armée a travaillé et a fait de grands progrès. Elle est prête. Si, par quelque événement, qui paraît impossible à l'heure actuelle, elle devait se mesurer sur le champ de bataille avec l'armée allemande, personne ne peut prévoir quel serait le résultat des batailles. Pour ce motif, je suis d'avis que ce serait une folie ou un crime de la part de quiconque chercherait à pousser les deux peuples à se faire la guerre. »

PETITE POSTE EN FAMILLE. — M. G. C., Montréal. — Votre idée est excellente, mais elle s'écarte un peu du but que s'est donné le journal. Le MONDE ILLUSTRÉ est avant tout un journal de littérature récréative, et ses colonnes ne sauraient recevoir les dissertations savantes que vous nous proposez. Du reste, qui traitera ces graves questions qui, pour être discutées, nécessitent des études spéciales et une grande connaissance de cause ? Nous avons déjà peine à trouver de bons collaborateurs pour de simples compositions de fantaisie. Nous vous remercions cependant de votre suggestion que nous nous proposons de soumettre à une étude plus approfondie.

R. R., Ottawa. — Reçu votre problème d'échecs que nous publierons prochainement.

P. G. R., Lévis. — Votre étude historique sera publiée aussitôt que possible.

B. S., Ottawa. — Merci pour votre dernier envoi qui paraîtra la semaine prochaine.

MME CASIMIR-PÉRIER
(Voir gravure)

La jeune femme de M. le président de la République doit être habituée aux déménagements.

Depuis un an, c'est la sixième fois qu'elle change de domicile, passant son temps à aller de la rue Nicot à la présidence de la Chambre, de la présidence au ministère des Affaires étrangères, et du quai d'Orsay à la Présidence. Elle a quitté maintenant la présidence de la Chambre pour l'Élysée, où elle s'est installée définitivement pour sept années enfin.

C'est, dit-on, cette pensée de stabilité qui seule la rend vraiment heureuse depuis l'élection de son mari, car elle redoutait pour lui, plus qu'elle ne le désirait, ce poste d'honneur.

Mme Casimir Perier n'a pas changé de nom en épousant son cousin, issu de germain.

Le grand ministre de Louis-Philippe avait un frère, Scipion Perier, qui a épousé Mlle de Dietrich, appartenant à une famille des plus connues d'Alsace. De cette union naquirent trois enfants : Alfred-Scipion ; une fille mariée à l'académicien Vitet ; enfin, Edouard-Casimir-Joseph. Ce dernier a épousé la veuve de M. Muel, lequel laissait à sa mort une fille, depuis Mme Delaporte, qui se trouve ainsi être la belle-sœur du premier magistrat de la République.

De son mariage avec Mme Muel, M. Joseph Perier eut deux enfants : un fils, Georges-Scipion,

mort en 1872 victime d'un épouvantable accident de chasse, et une fille, mariée à M. Casimir Perier, président actuel de la République.

Ajoutons que le nom patronymique de Perier a été transformé en celui de Casimir-Perier à la suite d'un décret spécial, rendu en 1880.

Mme Casimir-Perier est une femme du monde fort instruite, fort élégante et remarquablement intelligente.

Abonnée de la Comédie-Française, se plaisant aux réceptions mondaines, elle a consacré cependant la plus grande partie de son temps à l'éducation de ses enfants.

Très généreuse aussi, elle ne laissera point tomber en désuétude, à l'Élysée, les habitudes de la famille Carnot.

LES SOURCES SAINT-LÉON

(Voir gravures)

Nous donnons, aujourd'hui, quelques vues de Saint-Léon, une des places d'eaux-minérales les plus renommées du Canada. C'est le rendez-vous de nombreux touristes et malades qui viennent demander à les eaux bienfaisantes, les premiers la conservation, et les autres le retour de la santé. Admirablement situé près de la jolie rivière qui reflète son image, et sous les ombrages des bois verdoyants qui l'entourent, l'établissement dont nous donnons la vue est destiné à devenir l'un des plus fréquentés du pays.

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de JUILLET, qui a eu lieu samedi, le 7 juillet courant, a donné le résultat suivant :

1er prix	No. 38,008....	\$50.00
2e prix	No. 27,652....	25.00
3e prix	No. 19,348....	15.00
4e prix	No. 37,536....	10.00
5e prix	No. 29,482....	5.00
6e prix	No. 8,963....	4.00
7e prix	No. 17,836....	3.00
8e prix	No. 29,476....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

730	5,661	13,049	18,758	25,397	32,119
1,221	5,915	13,379	18,800	25,986	33,090
1,537	6,094	13,481	18,908	26,233	34,215
1,653	6,723	13,938	19,082	27,122	35,049
1,758	6,814	14,064	19,521	27,702	35,204
1,936	7,094	14,109	19,699	27,860	36,209
2,435	7,265	14,307	20,014	28,093	36,398
2,438	8,902	14,377	20,168	28,506	37,111
2,572	9,327	14,994	21,453	28,725	37,175
3,216	9,861	15,234	21,680	29,351	37,274
4,085	10,217	16,542	21,833	30,517	37,531
4,807	10,757	16,660	22,004	30,588	38,108
4,950	11,032	17,114	23,185	31,020	38,282
5,233	11,865	17,299	24,351	31,084	39,729
5,304	12,354				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JUILLET, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

Dieu a distingué l'homme de la bête en lui donnant une intelligence capable d'apprendre.... Cette intelligence a besoin, pour se développer, d'être enseignée.—GENÈSE.



DANS LES GLACIERS DE L'ENGADINE

(Extrait de la Suisse Inconnue)

... Nous étions arrivés dans le voisinage des maisons du col du Bernina, groupant leurs murs gris, couleur de ruine, autour de deux petits lacs ternes, l'un blanc et l'autre noir.

Le soleil avait fini par percer les nuages qui le cachaient, et l'on voyait, comme à travers les déchirures d'une fumée, son grand disque d'or qui étincelait.

Nous quittâmes notre voiture et gravâmes une longue rampe couverte de neige fraîche. Nous marchions lentement, parfois nous enfoncions jusqu'à au ventre.

Au bout d'une heure, nous arrivâmes au lac de la Diavoletza. La neige avait transformé son bassin en grande vasque de marbre blanc.

Les pâtres des Carpathes appellent ces lacs alpins les "yeux de la terre." Et ils ont, en effet, une tristesse infinie, une mélancolie profonde. Leur eau glauque vous regarde comme un œil mourant dans lequel se refléteraient toutes les douleurs cachées du monde.

L'existence de ces lacs éphémères indique la dernière zone des glaciers ; à mesure que ceux-ci se retirent, les lacs tarissent et se dessèchent. Au siècle dernier, plus de cent lacs ont disparu ainsi dans le Tyrol.

Nous escaladâmes une nouvelle côte, plus pénible, plus raide. Il était onze heures. Le soleil montait avec nous, escaladant aussi des chaînes de nuages bizarres, entassés çà et là dans le ciel comme des montagnes de neige. Nous avions toutes les peines du monde à avancer. Je suis à grosses gouttes, et plus d'une fois notre guide fut obligé de nous retirer de la neige molle où nous nous étions effondrés jusque sous les bras. La sensation est étrange. On dirait qu'on se noie, qu'on disparaît dans un gouffre de liquide.

Enfin, après un redoublement d'efforts, nous voici sur l'arête, d'où nous dominons comme du

haut d'un rempart, tous les grands glaciers groupés autour du Bernina. Aussi loin que va la vue, tout est blanc, tout est glacé, rien que de la neige, et encore de la neige,

et puis d'énormes nappes de glace, une étendue immense de nevés, du blanc, toujours du blanc qui se déroule avec le calme d'un steppe sans fin, ou qui s'élève, agité, tourmenté, en grandes volutes, comme les vagues écumantes d'une mer.

La glace emplit les vallées et les gorges, rejaillit contre les rochers dressés en falaise, s'insurge dans ses bassins trop étroits, entre-choque ses flots rigides et figés.

Avec sa couronne et sa cuirasse de glace, sous son long burnous neigeux, le Bernina a l'air d'un guerrier légendaire, d'un roi géant de conte oriental.

Autour de lui, les cimes inférieures frissonnent dans leurs robes de neige, sous leurs valenciennes légères ; elles semblent blotties dans des blancheurs molles d'hermine, dans des douceurs frioleuses de duvet, transies sous leur voile de gaze et de tulle.

Ce blanc infini, sans bornes, qui envahit tout, la terre et le ciel, qui vous éblouit comme une vision boréale, — tout ce blanc est superbe et vous donne une émotion, une sensation qui vous saisit fortement.

On se demande, émerveillé, comment dans un lieu si voisin des habitations des hommes, il a pu neiger tant de pureté et d'innocence.

Et quel calme, quel silence ! Pas un cri d'oiseau, pas même un sifflement de marmotte ou de chamois ! On dirait qu'on est au seuil d'un monde mort, ou plutôt d'un monde nouveau, encore en formation, qui naît dans la lenteur et le sommeil des siècles. Ainsi devait être notre globe à l'époque glaciaire. La vaste solitude gelée et sauvage attend son rayon de vie, son printemps, son soleil d'amour qui la réveille et l'habille de forêts et de gazons, et la peuple d'hommes et d'animaux.

A nos pieds, les glaciers de Pers et de Morteratsch déroulent leur vaste déluge congelé, qui tombe dans la vallée avec l'effondrement énorme d'un cataclysme.

Une île de rocher, l'Isola Persa, l'île Perdue, a échappé à la submersion générale ; elle lève, au-dessus de cette mer d'une immobilité stupéfiante, sa tête que la neige recouvre en partie, comme d'une chevelure de vieillard.

Toute une enceinte crénelée de tours pareilles à des tours d'ivoire, de dômes de neige, d'aiguilles aiguës plantées dans une raideur de lances, d'obélisques et de pyramides de glace, de pointes d'argent, de piz, de pitons, entoure et défend encore cette région si longtemps vierge et ignorée, ce sanctuaire mystérieux où la nature semble élaborer un monde.

Devant nous était réunie toute cette famille "d'une magnificence éthérée," comme dit Tschudi, et qui forme le groupe aristocratique de Bernina : le piz Morteratsch, le piz Tschierva, la cresta Aguzza, le piz Zupo gravi pour la première fois le 9 juillet 1863, le piz Palù, le piz Cambrena. Et, les

dominant tous, dans sa royauté fière et auguste, drapé de son manteau de neige, le piz Bernina !

Cette haute cime blanche, d'une majesté farouche, fait partie de la famille souveraine des grands sommets des Alpes suisses : le mont Rose, le mont Carvin et le Finsterahorn. Huit glaciers se réunissent au pied du premier, sept au pied du second, cinq au pied du troisième. La mer de glace qui entoure le Bernina a plus de sept lieues de circuit. Ses vagues tourmentées, aux reflets azurés de lave, s'entassent dans les défilés, se précipitent dans les gorges, courent par une pente rapide jusqu'au fond des vallées ; parfois, elles jaillissent entre deux pointes de roc, s'élançant dans le vide et restent suspendues au-dessus de l'abîme jusqu'au jour où leur nappe s'effondre et se brise. Les débris de cette avalanche de glace se congèlent

de nouveau en une seule masse et forment un autre glacier qui se développe comme le premier, dont il reproduit exactement la structure, et qui, poursuivant sa marche en avant, s'en va de chute en chute, comme une immense cascade qui se subdivise, jusqu'aux limites où la glace se résout en eau.

... Chacune de ces montagnes à sa biographie, son histoire. Celle-ci a tué, c'est l'Alpe barbare, sanguinaire, homicide. Cet autre, au contraire, est humaine, hospitalière, elle offre des abris sûrs aux guides et aux voyageurs égarés.

Diverse de forme, d'attitude, de couleur, chacune d'elles a sa physionomie et son caractère, "son âme," a dit Michelet. Et les jeux de la lumière, les variations de l'atmosphère rendent la montagne aussi mobile et aussi changeante que la mer.

Sur le rocher glacé et solitaire où nous sommes, végète d'une vie éphémère tout un petit monde de mousses, de plantes, d'insectes dont l'existence ne se prolonge pas au delà de deux mois. Partout où, de juillet à septembre, le soleil met un bout de roc à nu, partout où une fissure se découvre, la végétation monte, s'établit, se cramponne, fleurit et s'épanouit au milieu des nevés et des glaciers. On voit des colonies charmantes de petites fleurs qui ont émigré des vallées et qui sont venues se perdre dans ces froids déserts.

Les flancs déchirés de ces îles de rocher sont veloutés de mousses et de lichens tout vibrants de reflets d'or, et dont les dessins capricieux rappellent les tapis d'Orient. De frères saxifrages, de petites plantes arborescentes se suspendent et se balancent au-dessus des gouffres de glace. Des animaux même peuplent ces solitudes redoutées. Des infusoires, des araignées, des pucerons se cachent sous les feuilles, parmi les mousses ; et quelquefois un beau papillon étincelant, aux ailes de nacre ou de carmin, poussé par son esprit d'aventure, vient se perdre dans ces zones ennemies. Sa hardiesse et sa témérité sont récompensées. Au sommet du rocher stérile, il trouve la douce et mélancolique fleur qui l'attend, la fleur vierge et parfumée qui se donne à lui dans un baiser. Ces déserts sauvages, frappés du froid et de l'immobilité de la mort, gardent encore l'Amour !

Plus bas, nous rencontrons quelques puits, vastes entonnoirs qui descendent jusqu'au fond du glacier et permettent à l'œil d'en découvrir la structure, d'en voir la belle glace transparente et polie qui va du bleu clair jusqu'au bleu foncé et qui ressemble à de l'azur solidifié. Dans certains glaciers, quelques puits ont huit cents pieds de profondeur.

Cette glace des glaciers, formée de couches annuelles disposées en bandes verticales bleues et blanches, ne ressemble pas à la glace ordinaire qui présente un tout homogène. Elle est granuleuse, traversée d'une multitude de petits canaux, d'un réseau de petites veines dans lesquelles circulent une eau bleuâtre qui pénètre toute l'épais-

seur du glacier. Tschudi a essayé d'exposer un morceau de cette glace à une température élevée ; les fissures capillaires sont devenues plus distinctes, les granules se sont désagrégées, la glace s'est réduite en fragments tinctes, les surprises dans ces solitudes infinies qui n'ont que l'apparence du Que de surprises dans ces solitudes infinies qui n'ont que l'apparence du sommeil et de la mort ! Vus de loin, du milieu des plaines ou du fond des vallées, les glaciers ont la trièze d'immenses cimetières. Mais quand on pénètre dans ce monde inconnu des glaces et des neiges éternelles, on voit la nature y poursuivre aussi son œuvre divine, y accomplir ses merveilleux mystères.

Les glaciers ont non seulement une flore et une faune spéciales, mais on dirait qu'ils s'amuse encore à prendre les formes les plus bizarres, les figures les plus étranges, les aspects les plus fantastiques. Ici ils s'arrondissent en voûtes de lapis-lazuli, en arcades de turquoises ; là ils se dressent en dômes de nacre, en coupes d'argent, en obélisques d'opale, en colonnes d'onyx ; ils se cristallisent en roses énormes, en rose de cornaline blanche, qu'on appelle "roses des glaciers."

Quelquefois leurs crevasses, toutes satinées de neige, ont des blancheurs de lis virginal, s'ouvrent comme de grandes alcôves noyées de dentelles de guipures, de fines applications capricieusement jetées par les vents. Et derrière ces blanches draperies, qui ont la propreté coquette des chiffons de femme, on entend comme un bruit de baisers : un petit ruisseau qui susurre, qui tombe goutte à goutte.

Les crevasses se modifient et changent chaque printemps quand la neige, accumulée par l'hiver, se fond sous l'action de la chaleur, et que le gel des nuits l'incorpore au glacier. Aussi, avant de conduire les caravanes, les guides sondent ils, au commencement de la saison, les anciennes crevasses et étudient-ils le nouveau relief du glacier, ses courbes, ses ponts de neige suspendus sur le vide, ses abîmes recouverts d'une surface fragile, l'architecture fantasque de ses escaliers et de ses étages de glace.

Au milieu de notre longue traversée, nous rencontrâmes aussi une grande colline de sable, bâtie par les dépôts de gravier et de limon. Sous cette couche de débris, la glace ne fond pas et reste à son niveau primitif, découpée en arêtes et en cônes comme sous les pierres des "tables."

Les jours de soleil, le glacier est sillonné de milliers de filets d'eau, d'une innombrable quantité de petits ruisseaux qui courent et scintillent sur ses flancs comme des coulées de vif argent et qui disparaissent tout à coup dans des "moulins," du fond desquels d'invisibles canaux aboutissent à l'extrémité du glacier.

La nuit, tous ces ruisselets se taisent et s'arrêtent, le froid les fige et les emprisonne dans une pellicule de glace qui s'évapore de nouveau le lendemain.

La descente devenait des plus difficiles, d'énormes séracs nous barraient le passage et nous obligeaient à de longs détours ; les fissures se multipliaient ; il fallait toute l'expérience de notre guide pour nous conduire à travers ce dédale de crevasses béantes. Quelques-unes étaient cachées comme des fosses à loups sous la neige fraîche ; et c'était pour être retenus en cas de chute que nous étions tous trois attachés à la même corde.

Après quatre heures de marche non interrompue, nous sortîmes enfin de l'interminable glacier du Morteratsch qui descend dans la vallée bien plus bas que tous les autres.

Il se termine par un portique merveilleux, encadrant une vaste nef de glace aux colonnes de saphir, aux piliers d'agate, aux escaliers de marbre. De la voûte pendent, pareilles à des lampes d'argent, de grandes stalactites aux reflets irisés. Et une lumière tamisée et adoucie, qui semble tomber d'invisibles vitraux, baigne de clartés mystiques le fond de ce sanctuaire d'où jaillit comme une source symbolique, un torrent aux ondes blanches et bouillonnantes.

Des profondeurs de ces catacombes d'azur, les pâtres voient sortir, la nuit, sous le disque livide de la lune, les âmes des pauvres pêcheurs enfermés dans le glacier, et dont les gémissements se confondent avec le fracas du torrent contre les blocs de moraine roulés dans son lit.

VICTOR TISSOT.

Nos souvenirs d'enfance sont comme les roses de Noël : la neige et le froid de notre hiver leur donnent tout leur éclat. — M. VALÈRE.

NOS GRAVURES

LE PONT DE LA TOUR A LONDRES

Le pont de la Tour à Londres, qui vient d'être inauguré, réalise un projet présenté au Parlement anglais et sanctionné par lui à la fin de l'année 1885. Ce bel ouvrage métallique franchit la Tamise immédiatement au-dessous de la Tour de Londres. Il a pour destination principale de détourner une partie de l'énorme circulation qui franchit la Tamise par le London Bridge : en même temps, il desservira le quartier d'East-End.

Le programme adopté pour l'exécution de ce pont spécifiait que son établissement n'arrêterait pas le passage des navires. On y est parvenu en lui donnant, comme le montre notre dessin, pour arche principale, une sorte de double pont-levis.

Lorsque les deux ponts-levis sont ouverts, les navires passent librement ; cependant, la circulation des piétons n'est pas interrompue ; ils peuvent, en effet, accéder constamment à la passerelle que l'on voit à la partie supérieure du dessin, au moyen d'escaliers et d'ascenseurs placés dans les tours.

Lorsque les deux ponts-levis sont abaissés et raccordés, les voitures et les piétons circulent d'une rive à l'autre ; mais alors, il n'y a que la petite navigation fluviale qui puisse passer au-dessous.

L'architecte du pont a su tirer un excellent parti des deux tours pour donner à l'ouvrage un aspect à la fois élégant et monumental. Le style qu'il a adopté est celui de la Renaissance anglaise.

C'est à la base de ces tours que se trouvent placés les appareils mécaniques nécessaires pour la manœuvre d'ouverture et de fermeture des ponts-levis. Il faut à cet effet une force motrice considérable, car la passe laissée libre par le relèvement des deux parties mobiles n'a pas moins de 200 pieds de largeur. Il ne faut cependant guère plus de cinq minutes pour effectuer l'ouverture du pont et le passage d'un navire.

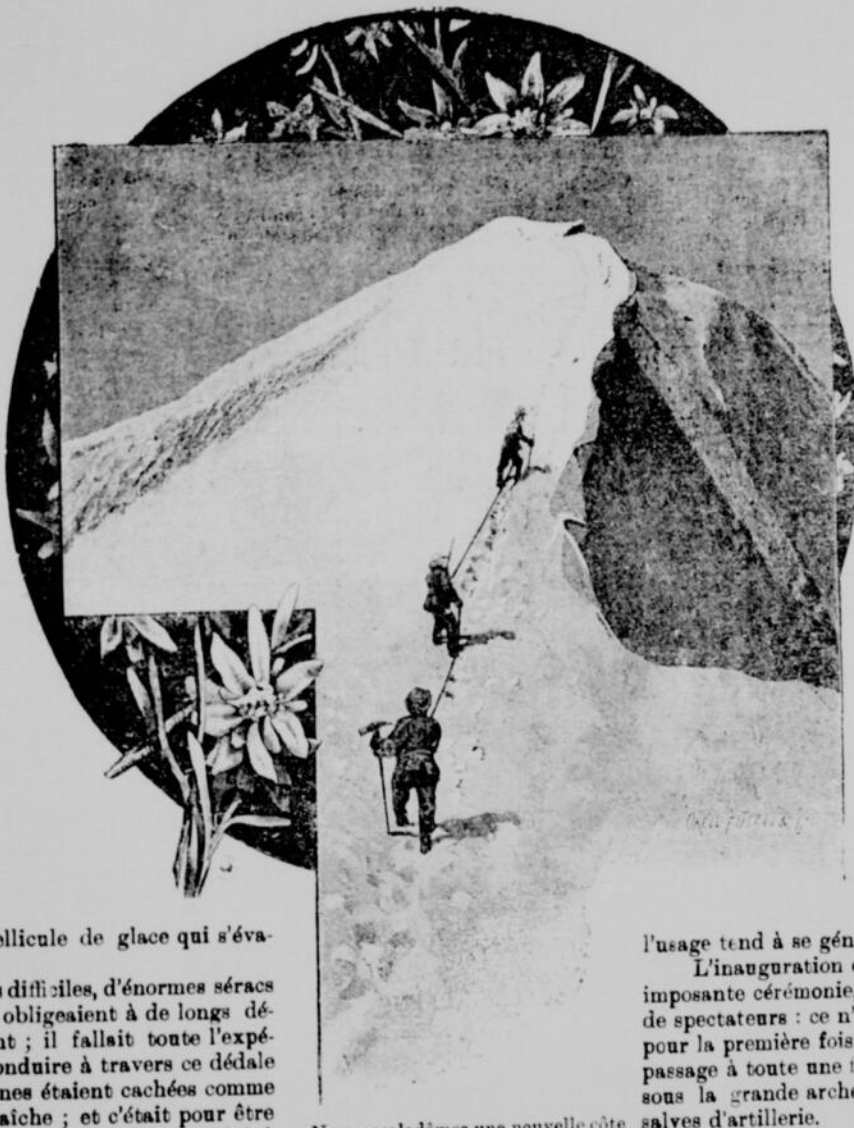
Les travées suspendues que l'on voit à droite et à gauche du pont ont 69 pieds de large ; la travée centrale a 47 pieds de large.

Encore quelques chiffres : la distance entre le niveau du fleuve et le dessous du pont-levis est de 26 pieds ; entre le niveau du fleuve et le dessous de la passerelle supérieure, de 135 pieds.

Le pont de la Tour peut être considéré comme un des plus importants spécimens de ponts à soulèvement et à relèvement dont

l'usage tend à se généraliser.

L'inauguration du nouveau pont a été l'objet d'une imposante cérémonie, qui avait attiré une grande affluente de spectateurs : ce n'est pas sans émotion que l'on a vu pour la première fois le pont-levis se soulever pour donner passage à toute une flottille gaiement pavoisée, s'élançant sous la grande arche au bruit des acclamations et des salves d'artillerie.



Nous escaladâmes une nouvelle côte

LE TREMBLEMENT DE TERRE A CONSTANTINOPLE

Les secousses ressenties à la date du 11 juillet ont eu des conséquences désastreuses et ont jeté l'affolement dans toute la population de Constantinople, en Turquie. Que l'on en juge en constatant les effets du sinistre au faubourg de P-amadia, où neuf cents maisons sur mille sont inhabitables ; à l'île de Halki, où l'école de théologie et presque toutes les maisons construites en pierre, se sont écroulées ; au grand Bazar, où l'effondrement des bâtiments a causé des morts nombreuses ; à Péra, à Galata, à Stam-boul, partout enfin où des accidents innombrables se sont produits.

Péra a un aspect lamentable : tous les magasins sont fermés, les rues et les maisons désertes, et au milieu de tout cela la sinistre trompette des pompiers annonçant leur passage, car ils vont fouiller sous les décombres.

Les habitants ont quitté leurs maisons et ont improvisé des campements en plein air, dans les jardins, dans les promenades, sur les places publiques et jusque dans les cimetières.

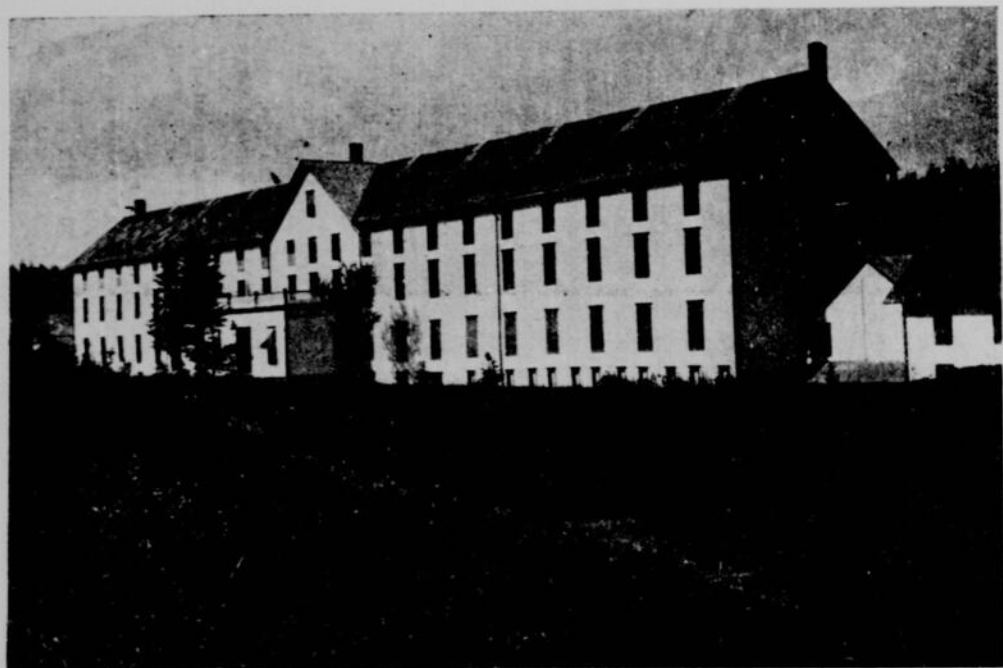
Cet exode offre des aspects lamentables et pittoresques à la fois, ainsi qu'on en jugera par notre gravure qui reproduit l'un des épisodes les plus typiques de cette catastrophe inoubliable.



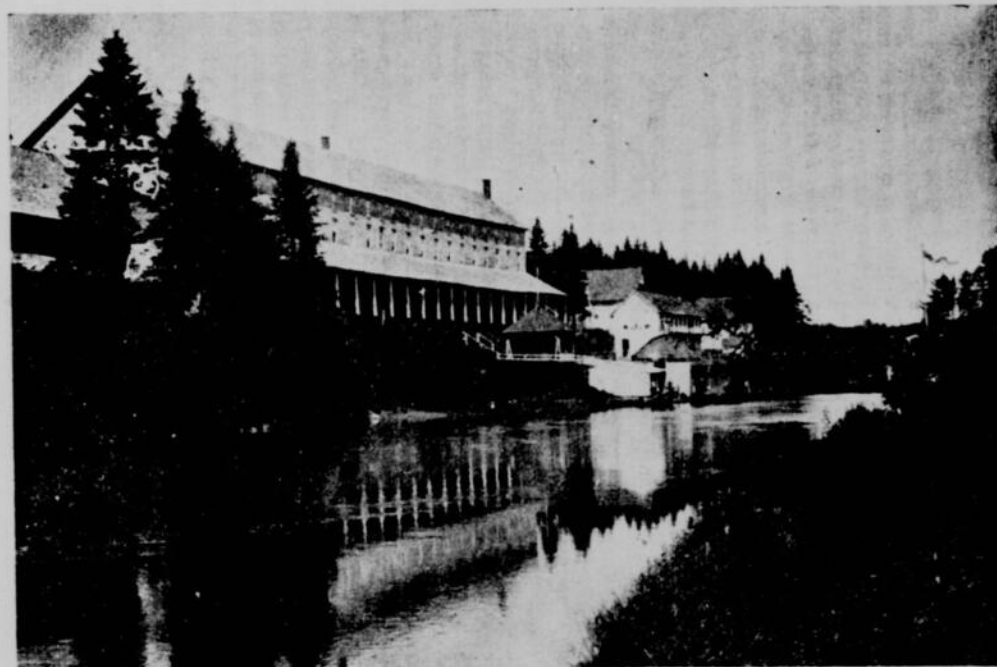
CONSTANTINOPE — LE TREMBLEMENT DE TERRE : LES HABITANTS RÉFUGIÉS DANS LES CIMETIÈRES



LONDRES. — LE NOUVEAU PONT DE LA TOUR : RELÈVEMENT DES DEUX PARTIES MOBILES DU TABLIER



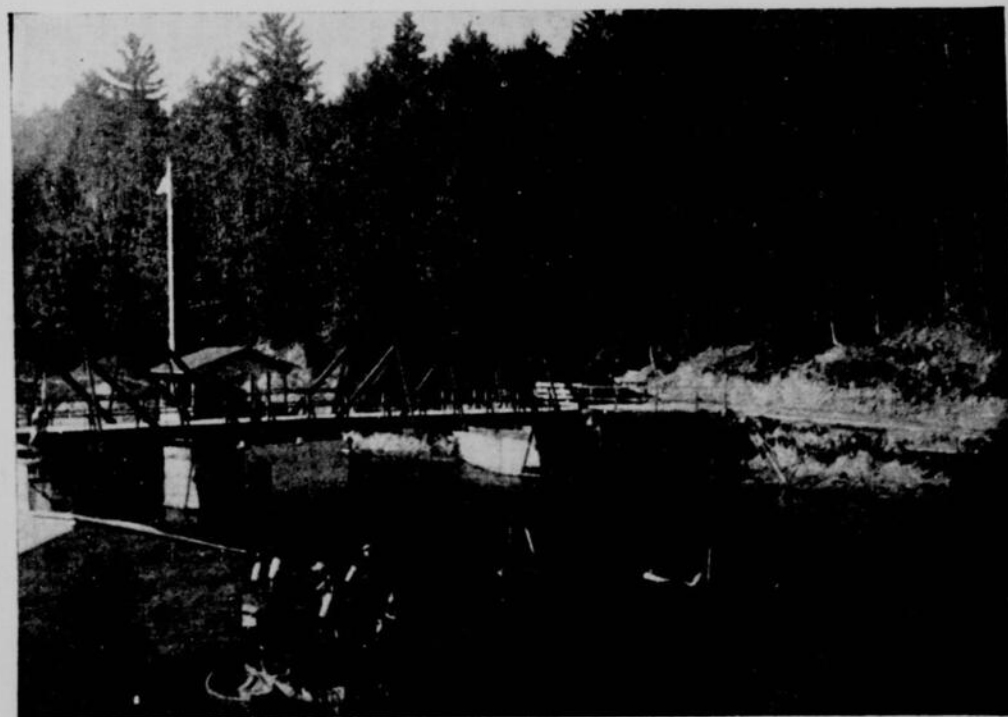
HOTEL SAINT-LÉON : VUE DE FRONT



HOTEL SAINT-LÉON : VUE SUR LA RIVIÈRE



KIOSQUE OÙ SE FAIT LA MISE EN BARRIQUE DE L'EAU MINÉRALE



LA RIVIÈRE DU LOUP

LE POINT DU JOUR

IMITÉ DE LONGFELLOW

Le vent s'éleva du brumeux rivage
Et dit : "—Fais-moi place, ô sombre nuage !"

Héant le vaisseau, il cria : "—Veguez !
" La nuit disparaît, ô bons mariners !"

S'envola, rapide, au loin vers la terre,
Dit : "—Réveillez-vous, voici la lumière !"

Il dit aux forêts : "—Chantez vos concerts,
" Déployez partout vos vêtements verts !"

Touche des oiseaux les ailes pendantes,
Disant : "—Répétez vos notes touchantes !"

Fit retentir l'air à travers la tour :
"—Cloche, éveille-toi ! proclame le jour !"

Et vint soupîrer sur le cimetière :
"—Pas encor ! dormez en paix sous la terre !"

LÉON LORRAIN.



UNE TACHE D'ENCRE

I

Il y avait environ sept à huit ans que je n'avais revu mon ami et condisciple Georges Bréval, lorsque je le rencontrai au Bois de Boulogne, dans l'avenue des Accacias. Nous nous serrâmes gaiement la main et allions nous mettre à causer du passé, lorsqu'une petite mendiante italienne, portant un accordéon en sautoir, nous aborda pour nous demander l'aumône.

—Va-t-en au diable !... lui dit Georges avec une sorte de brutalité qui me choqua.

—Mon cher Georges, fis-je, tandis que l'enfant s'éloignait toute confuse, tu étais moins dur jadis avec les pauvres gens : il me semble que tu avais très bon cœur.

—J'avais moins vécu, répondit Georges avec un sourire sardonique. Je sais maintenant que l'existence est une lutte. *Struggle for life* comme dit Darwin... D'ailleurs la bonté est une faiblesse, un état morbide, un commencement de ramollissement cérébral... c'est scientifiquement reconnu. J'ajoute que, d'après mon expérience, toute bonne action porte...

—Porte en soi sa récompense ?...

—Non, porte la *guigne*.

—Allons donc !

—En veux-tu un exemple digne d'être transmis aux générations futures ?... Il y a une dizaine d'années je commençais mes études de droit à dix-sept ans et logeais, comme tu sais, rue Racine. Un soir d'hiver, il neigeait atrocement, je rentrais chez moi en compagnie de mon voisin André Filsac... tu te souviens d'André Filsac ?

—Certainement... un vilain monsieur... au collège il *rapportait* ; il est mort de la jaunisse parce qu'un de ses frères avait fait un héritage...

—Juste ; tu y es !... Donc je rentrais lorsque je vis étendue sur le trottoir, devant ma porte, une petite italienne dans le genre de celle qui vient de nous accoster. Elle portait aussi un accordéon en bandoulière. Endormie ainsi sous la neige, elle était en danger de mort. Nous la réveillâmes à grand-peine, alors elle se mit à sangloter et nous raconta qu'elle n'osait rentrer chez son patron, car n'ayant pas les cinquante sous qu'elle devait rapporter elle serait assommée de coups, elle n'avait pu récolter que quatre sous et avait cédé à l'irrésistible tentation d'un bâton de sucre

d'orge. Nous cherchâmes des yeux un agent de police, mais il n'y en avait pas le moindre à l'horizon. Sans être grand docteur, je comprenais que si on ne la réchauffait pas, la petite courait de vrais périls. Je parlais de lui donner l'hospitalité.

—Ne fais donc pas ça, me dit André, est-ce que tu connais cette gamine ?... Ne crains-tu pas d'être la dupe de ton bon cœur ?

—Je reconnais bien là mon Filsac !...

—Pas sympathique... mais un garçon de bon sens... Du reste je ne tins pas compte de ses observations, je fis monter la petite, je la ranimai auprès d'un bon feu, je la réconfortai avec du thé bien chaud, du rhum et des biscuits, je lui abandonnai mon lit et allai me coucher sur un vieux canapé dans ma petite antichambre.

—C'est bien, Georges !

—Attends donc !... Le lendemain, je me lève, la petite était habillée, elle me dit adieu et se retira avec une pièce de dix francs que je lui avais mise dans la main. Après son départ, je m'aperçus que ma chambre était tout en désordre. Elle avait farfouillé dans mes papiers. Pis que cela, mon cher, elle m'avait volé un mouchoir...

—Un mouchoir ?...

—Oui... oh ! un objet assez ridicule, un mouchoir brodé et garni de dentelles, présent de ma tante de Vannes, Mme de Kermandec. Il va sans dire que je le conservais pieusement chez moi et ne l'exhibais jamais.

—Peuh !... Alors ?...

—Alors !... sais-tu ce qui est résulté de l'indélicatesse de cette petite vagabonde ?...

—Non.

—Ma tante a fait un voyage, elle a demandé à revoir le mouchoir qu'elle avait brodé à mon chiffre de ses nobles mains, j'ai été embarrassé, je me suis coupé, elle a cru que j'avais donné son mouchoir, elle a quitté Paris en colère... et m'a déshérité !...

—Ce pauvre Bréval !...

—Ça te fait rire ?... Il n'y a pourtant pas de quoi. Depuis ce temps, tout m'a été contraire. Il semble qu'une fatalité s'acharne contre moi. J'ai été reçu avocat, mais impossible de trouver une cause ; j'avais placé mon petit avoir chez un banquier qui a levé le pied... et pour comble de malheur, je viens de tomber amoureux.

—Amoureux ?... Eh bien ! marie-toi !

—Impossible !

—Tu aimes une femme mariée ?

—Non, mais une fille de grande maison, une princesse !

—Peste !

—Tiens, veux-tu la voir ?... regarde dans ce landeau, près de ce vieillard au nez crochu et aux favoris blancs... Tous les jours à cette heure elle vient ici... Nos regards se sont rencontrés... ça été pour moi le coup de foudre... Et, vois ma *jolie* ! il me semble qu'elle me regarde d'une étrange façon...

—Mais c'est la petite princesse Olga Dragomirof.

—Tu la connais ?

—Beaucoup. Je suis surtout très lié avec son grand-père, le richissime banquier napolitain Ghirolandi. Tiens, il y a justement demain grand *tralala* dans leur hôtel de la rue de la Boétie... Veux-tu que je te présente ?

—Tu le peux ?

—Rien de plus facile. J'ai rendu de grands services d'affaires à Ghirolandi ; mes amis sont ses amis...

—Ah ! mon cher, j'en deviendrais fou de joie !... Mais à quoi bon... puisque j'aime sans espoir.

—Qui sait !... la petite Olga passe pour un peu toquée, elle serait bien capable de s'éprendre de toi.

—Merci... bien obligé.

—Ne te fâche pas, c'est convenu ?

—J'accepte et merci !

II

Olga et son grand-père maternel, le richissime banquier napolitain Orlando Ghirolandi, habitaient à Paris un très bel hôtel de la rue de la Boétie. Ils recevaient beaucoup, choisissaient

bien leurs invités et donnaient des fêtes à la fois pleines de magnificence et de bon goût.

Il était évident que signor Ghirolandi cherchait à marier sa petite fille, mais il était évident aussi qu'il aurait quelque peine à réaliser cet honorable projet. Ce n'est point qu'Olga Dragomirof eût une mauvaise réputation, ou même que sa renommée d'honnête fille eût reçu quelque atteinte. On s'accordait à la dire vertueuse, charitable, assez dévote même, à la façon des Russes, qui gardent toujours un petit fond de mysticisme en dépit du frottement de la civilisation.

Mais la jeune Moscovite était originale jusqu'à l'excentricité et d'aucuns disaient excentrique jusqu'au grain de folie. Elle était bonne musicienne et jouait notamment très bien du violon ; mais après avoir exécuté quelque concerto classique de manière à exciter l'admiration des connaisseurs, elle ne manquait jamais de se lancer, sans transition, dans quelque absurde rengaine de *pifferaro* et la surprise de l'assistance la faisait pouffer de rire. Là ne se bornait pas sa "gaminerie."

Lorsqu'elle sortait avec son grand-père ou sa gouvernante, — une Anglaise rébarbative qu'elle faisait damner, — elle ne manquait jamais d'arrêter les petits musiciens errants qu'elle rencontrait et de leur adresser une foule de questions dans un bizarre patois italien qu'elle avait appris Dieu sait où. Une de ses excentricités les plus singulières consistait à se montrer partout, même en toilette de gala, avec un mouchoir brodé à la main, mouchoir d'assez mauvais goût, portant d'autres initiales que les siennes et qui pis est maculé d'une large tache d'encre tournée au jaune. Quelques personnes assez familières avec elle pour se permettre cette liberté lui ayant demandé ce que signifiait cet étrange article de toilette, elle avait répondu sans sourire :

—Chut ! c'est une relique.

Toutes les observations la laissèrent indifférentes, y comprises celles de son grand-père, qui d'ail leurs la gâtait à plaisir. Jolie et riche comme elle l'était, l'originale petite princesse ent tout de même, comme, bien on pense, trouvé un beau parti dans le meilleur monde, mais elle déclarait qu'elle n'empousserait jamais qu'un j—une homme de son choix — que du reste elle avait fort peu de chances de rencontrer, ajoutait-elle.

Les choses en étaient là, lorsque je lui présentai Georges Bréval — avec la permission du banquier Ghirolandi.

Georges était amoureux fou, comme on le sait déjà. Il obtint une valse et dansa le plus gauchement du monde, bien qu'il passât justement pour un des meilleurs valseurs de Paris. Il avait une peur horrible de dire quelque sottise, aussi sa conversation débuta-t-elle par une niaiserie.

—Mademoiselle, dit-il, lorsqu'il eut reconduit Olga à sa place, et se fut installé auprès d'elle, mademoiselle, plus je vous regarde et plus il me semble que je vous ai déjà vue quelque part.

—Sans doute, monsieur, dit Olga.

—Mais où donc ?

La jeune fille fixa sur Georges un regard d'une incomparable candeur et dit :

—Dans votre chambre.

Georges frissonna de la tête aux pieds. Olga devint rouge comme une cerise et continua en lui tendant le mouchoir qu'elle tenait à la main.

—Connaissez-vous ceci ?

—Mon mouchoir !...

—Celui qui a disparu de chez vous lorsque vous êtes donné l'hospitalité à une petite mendiante italienne.

—Et cette petite mendiante ?

—C'était moi !

—Vous vous moquez de moi ?

—Pas du tout. Mon histoire n'a rien de bien extraordinaire après tout. Mon père, le prince Nicolas Dragomirof, avait dû quitter la Russie par suite de dissentiments avec le tsar, il se réfugia à Naples et épousa la fille du banquier Orlando Ghirolandi. Je naquis de cette union. Un jour tandis que nous habitions une villa en Sicile, je fus volée par des brigands, — il y a quelques années on en voyait encore pas mal en Sicile, — ils me vendirent à un de ces industriels qui parcourent l'Europe et exploitent de malheureux petits êtres avec une férocité inouïe.

On a aboli la traite des nègres... mais on s'occupe peu de cette traite des pauvres petits blancs. Mon patron, à moi, me rouait de coups lorsque grace à mon talent sur l'accordéon je n'avais pas rapporté au moins cinquante sous. Un soir, à demi morte de faim, de froid et de peur je m'étais endormie sur le pas de votre porte ; j'allais probablement mourir comme un pauvre petit chat abandonné, lorsque vous m'offrîtes l'hospitalité. Je ne pus dormir de la nuit, c'est à vous que je pensais.

Pour me distraire, en vraie gamine que j'étais, je farfouillais dans vos papiers ; il y avait un mouchoir sur votre bureau, il me paraissait très joli, avec ses broderies rouges. En le maniant, je renversai l'encrier dessus ; jugez de mon trouble !... Je me rhabillai, cachai dans ma poche le témoin de mon indiscretion et attendis le jour... Cependant mon père et ma mère étaient morts, l'une de chagrin, l'autre assassiné par des sectaires politiques. Mon grand-père me fit rechercher et parvint à retrouver ma trace. Comprenez-vous, maintenant ?

—Oui, mais...
—Mais il me reste quelque chose à vous dire. Sans vous je n'existerais plus... j'ai déjà déclaré à mon grand-père que je n'épouserai que vous... j'ai pris mes informations, vous êtes un galant homme, intelligent et bien apparenté ; demandez ma main à mon grand-père...
—Moi... votre... main ?
—Oui... me trouvez-vous laide ?... Non, n'est-ce pas, eh bien ! ma dot est de dix millions et je vous aime de tout mon cœur.

* *

Aujourd'hui Georges Bréval n'envoie plus au diable les petites mendiantes italiennes. Et il a cessé d'être pessimiste.

S. BOULÉE.

FÊTE NUPTIALE



A chambre se rosait des premières lueurs d'une aube d'avril.

Dans le grand lit, aux profondeurs immenses, la vierge amincie se mourait.

Le fiancé penchait près d'elle son front labouré des griffes du désespoir.

De la fenêtre, largement ouverte, les harmonies de la nature—encore à demi

ensommeillée—montaient ineffables et sereines.

Les tons rosés de l'aurore colorant la longue pièce de teintes nuancées, et les clartés blanches et roses ruisselant sur les murailles se fondaient ensemble si exquisement, que la chambre resplendissait au milieu d'un décor superbe.

La lumière et les fraîches odeurs venant du jardin s'unissaient et chantaient les mélodies de la terre féconde.

Et la vierge malade, couchée sous les draps dentelés de fines gaipures, souffrait—dans ce cadre poétique—avec un charme attendrissant de grâce.

Ses mains fluettes dans les mains de son fiancé qui l'étreignait comme dans un adieu suprême, la Provençale parlait. Et sa voix si suave résonnait indolemment, traînant sur les dernières syllabes, et la bouche mignonne faisait chanter les mots.

Le fiancé pâli par les nuits de veilles prolongées se taisait et écoutait en un silence recueilli les bruits légers dont tressaillait la chambre : les mélodies de la terre féconde et le poème d'amour exultant sur les lèvres violacées de la bien-aimée.

—Je vais mourir, murmurait l'enfant, en une plainte si héroïquement résignée que des phalanges d'anges, par l'au-delà devaient précieusement l'inscrire sur le livre aux lettres d'or, où sont racontées les vies des martyrs et des héros.

Plus fort, le fiancé pressait les doigts diaphanes, et les yeux rayonnant d'une pitié ardente, versaient des torrents de tendresse qui voulaient infuser des années de bonheur et d'indéchiffrables transports.

—Oui !... je vais mourir !... répéta d'une voix qui allait s'éteignant et s'amollissant, la brune Arlésienne.

—Non ! oh ! non, ne dis pas cela... mes soins et mes caresses te disputeront à la mort avec tant de force que je vaincrai : je te gagnerai une jeunesse fleurie de beauté et d'amour.

—Vainement, tu essaies de doré d'une illusion charmeresse le drame qui se prépare... Je sens trop bien, hélas ! que je m'en vais... Je ne vois plus déjà le soleil levant ; mon regard s'obscurcit et le crépuscule m'environne de ses ombres blêmes. Ne m'interromps pas ; j'ai si peu d'instant à moi. Puisque le délire n'a point encore martelé ma tête ; puisque je ne suis point fiévreuse, laisse-moi près de toi te causer de mes sensations.

La fleurette qui s'est ensoleillée de rayons et d'amour veut s'évanouir nimbée de clartés et de baisers.

—O mon ami, puisque nous n'irons plus courir les plaines blondes comme en nos jeunes ans ; ô mon poète, puisque nous ne rêverons plus, en notre adolescence, bercés par la musique de tes vers, veux-tu illuminer ma mort d'une joie divine ?

—Oh ! ma Mienne, quel désir est le tien ?
L'enfant qui n'avait point encore vu poindre à l'horizon de l'avenir le matin de sa seizième année, cacha—telle une biche apeurée—sa tête endolorie sur l'épaule de son fiancé, et tout bas, bien bas, elle confessa :

—Avant de partir pour toujours, je voudrais être... ta femme.

—Oh ! sois bénie, ma Marguerite, pour l'ivresse dont tu m'inondes. Je n'osais, par crainte de t'effaroucher, t'exprimer mon vœu le plus cher ; mais tu l'as deviné, laisse moi vite, vite, courir chercher un prêtre qui unira nos destinées.

—Va, mon aimé, et reviens tôt.

Leste, le jeune homme s'élança vers la porte. Restée seule, Marguerite joignit ses mains où la transparence des veines bleues disait la pauvreté du sang ; puis ses paupières s'abaissèrent lentement, et une prière de ferveur vola vers la voûte azurée.

Quelques minutes après, le curé du village, vêtu de son surplis blanc, pénétra dans la chambre précédé par le fiancé.

—Vous m'avez appelé, ma fille, me voici, dit le vieillard avec une onction pleine de mansuétude.

—Merci, mon père... Hier, vous m'avez nourri du saint viatique ; j'ai communiqué avec Jésus, l'amant idéal de mon âme. Voulez-vous, aujourd'hui, m'unir à Paul, mon fiancé ?

La demande de la jeune mourante était faite avec une ingénuité si adorable que le prêtre se sentit ému jusqu'aux larmes.

—Oai, certes, mon enfant, je puis vous unir à Paul. Je vous aime tous deux d'une affection unique, et, si le sacrement que je vais vous conférer peut vous donner un peu de bonheur, ô mes chers orphelins, le vieux pasteur qui a pris soin de votre enfance et qui a sauvegardé votre isolement sera heureux aussi.

On eût dit Marguerite plongée en extase. Paul, agenouillé, pressait contre son cœur la main de son amie.

En la chambre, chantaient toujours les mélodies de la terre féconde.

Et, dans le décor merveilleux de cette aube de mai, le vieillard redressa sa longue taille voûtée par l'âge et les dures austérités ; sa noble tête libérée de cheveux blancs se détacha grave et sublime ; alors, d'un accent lent ou tremblant l'attendrissement et la foi, il prononça les paroles sacramentelles qui unissent à jamais les cœurs.

Tandis que le prêtre officiait, dans la chambre ruisselante de clartés roses et blanches, les mélodies de la terre chantaient, chantaient toujours, comme pour célébrer, elles aussi, la fête nuptiale des amoureux.

En la main de Paul, la petite main de Marguerite eut soudain une crispation.

La chambre nuptiale ruisselante de clartés blanches et roses se transformait en chambre mortuaire.

La vierge provençale s'en était allée vers les azurs jouir des voluptés mystiques, des amours éternelles.

AIMÉ FABRÈQUE.

OLD ENGLAND

Grande, raide, sèche, jeune, édentée, parcheminée et coiffée d'un chapeau extraordinaire, l'Anglaise entre dans un bureau de poste les pieds en avant.

Elle tourne à demi la tête et dit avec une voix de brouette mal graissée :—Come on, Clara !

Clara est petite, mince, plate, rousse ; elle a des dents très longues et suit sa maîtresse les pieds en avant !

L'Anglaise demande soixante timbres-poste pour affranchir soixante lettres adressées à soixante personnes différentes.

Elle allonge cinq doigts osseux, saisit les timbres et répète :—Come on, Clara !

Clara fait un demi-tour avec la grâce d'une locomotive :

Droite, les talons joints et les bras pendants, elle lève les yeux au ciel, entr'ouvre la bouche et tire la langue !

Alors l'Anglaise, grande, raide, sèche et jaune, passe successivement les soixante timbres-postes sur la langue de Clara, petite, mince, plate et rousse, et les applique un par un d'un coup sec sur les soixante lettres adressées à soixante personnes différentes.

Puis elle se dirige vers la porte en disant encore une fois :—Come on, Clara !

Toutes deux disparaissent comme des ombres, les pieds en avant.

.....
Dernièrement, j'ai rencontré la pauvre Clara toujours petite, mince, plate et rousse, mais elle avait les lèvres collées et ne pouvait plus ouvrir la bouche !....

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Pâte pour toute sorte de friture.—Après avoir délayé la farine avec un demi verre de vinaigre, lait et sel, on ajoute une cuillerée d'eau-de-vie et un œuf. On bat le tout en travers comme une omelette ; on laisse reposer pendant une demi-heure, puis, au moment de s'en servir, on ajoute la moitié d'un blanc d'œuf battu en neige. Cette pâte s'emploie pour toutes les fritures telles que celles de pieds de veau, de cervelles, de salsifis, etc. Pour les entremets encrés, tels que les beignets, on la prépare de même, mais en supprimant le sel.

Pêches glacées.—Prenez des pêches peu mûres, que vous pelez et mettez dans une terrine ; versez dessus de l'eau bouillante : laissez les quatre heures. Faites clarifier du sucre, une livre par livre de fruit, et y faites cuire vos pêches. Retirez-les, et placez-les une à une dans un pot de faïence ou un bocal. Faites réduire le sirop, et versez le sur les pêches ; ajoutez un demi verre de rhum, de kirschwasser ou d'eau-de-vie. Couvrez comme un pot de confiture avec un papier imbibé d'eau-de-vie.

Marmelade de groseilles vertes.—Prenez des groseille vertes, enlevez têtes et queues, puis après les avoir lavées, mettez-les dans une soupière ou autre vase ayant un couvercle ; jetez dessus de l'eau bouillante dans laquelle vous aurez mis 15 grammes de sucre par litre d'eau ; cell-ci doit être en quantité suffisante pour baigner les groseilles ; couvrez la soupière et laissez refroidir. Faites alors égoutter vos groseilles et passez-les dans un sirop fait avec une livre de sucre pour deux livres de groseilles ; retirez les au bout de deux ou trois minutes. Le lendemain, faites encore bouillir le sirop, remettez y les groseilles, laissez les cuire environ dix minutes et mettez en pots.

La Petite est une délicieuse peinture de mœurs parisienne tout en étant un roman on ne peut plus intéressant. Empressez vous de l'acheter pour 5 cents, chez G. A. et W. Damont, 1826, rue Sainte-Catherine.



M. O. TREMPÉ

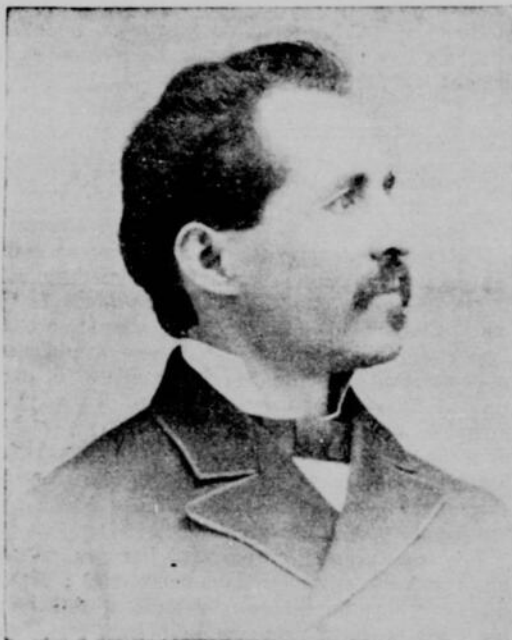
(Nous avons publié, jusqu'à ce jour, dans notre galerie échiquéenne, une série de portraits de nos principaux joueurs anglais, nous allons commencer maintenant une série de portraits de nos compatriotes. Que les joueurs d'échecs se donnent le mot pour la réussite du projet.—N. D. L. R.)

Je suis heureux de vous présenter, confrères du monde échiquéen, une des personnalités qui a le plus fait pour répandre le "noble jeu" parmi les Canadiens-français.

Tous les amateurs de la province le connaissent, au moins de nom, et je puis ajouter qu'il en est presque de même dans les autres provinces et à l'étranger. Aussi, suis-je certain que les notes qui vont suivre seront lues avec plaisir.

M. Trempe est né à Maskinongé, en 1852. Il habita Trois-Rivières durant douze années, puis il vint à Montréal et entra à l'*Opinion Publique*, où il resta quatorze ans, enfin au MONDE ILLUSTRÉ, où il est encore aujourd'hui.

Notre ami commença à jouer aux échecs en 1872 et fit des progrès rapides sous l'habile direction de M. J.-W. Shaw (dont nous avons publié le portrait dernièrement), lequel l'initia aux secrets du jeu.



O. TREMPÉ

M. Trempe a fait partie du "Montreal Chess Club" et est l'un des fondateurs et présidents du Club d'Echecs Canadien Français, dont il sera parlé prochainement. Actuellement, il est membre du "Central Chess and Checker Club."

C'est un des forts joueurs de notre nationalité, et il est malheureux que ses occupations ne lui permettent pas de prendre part aux concours, car il ferait honneur à notre race.

Il est le premier Canadien-français qui ait fait connaître les échecs, dans ce pays, par la voie des journaux. Dès 1873, il commençait la rédaction d'une colonne d'échecs dans l'*Opinion Publique*, seul d'abord, ensuite avec la collaboration de M. le Dr T. Lamoureux. Ses efforts furent couronnés de succès, et l'on peut dire que de là date le mouvement heureux qui s'est opéré parmi nos compatriotes en faveur des échecs. Plus tard, l'infatigable journaliste, M. Fred. Houde, le chargea de la rédaction de la colonne d'échecs, de jeux d'esprit et de combinaison, dans *Le Monde*. Lorsque *La Presse* fut fondée, M. Blumhardt l'appela près de lui pour remplir les mêmes fonctions. Actuellement, il rédige les colonnes des échecs dans *La Presse* et *LE MONDE ILLUSTRÉ*.

M. Trempe a été et est encore en correspondance avec les premiers joueurs et problémistes

de France, tels que MM. Jean Preti (père), J. Faysse, S. Rosenthal, A. de Rivière, Emile Pradignat, E. Frau, et l'intelligent directeur de la *Stratégie*, Numa Preti, ainsi qu'avec nombre de joueurs en renom, anglais, américains et canadiens.

UN PION.

FAITS SCIENTIFIQUES

LA GLACIÈRE.—La glacière a fait son temps. On parle à présent de placer les vivres dans une caisse qu'on remplit de gaz acide carbonique. Ce gaz étant plus lourd que l'air ne s'échappe pas. Il imprègne tous les articles de nourriture qui sont dans la caisse, sur des étagères, et les conserve indéfiniment, tuant en même temps les insectes qui peuvent s'y trouver. Quand on expose un de ces articles à l'air, le gaz s'évapore rapidement, et laisse l'article—légume ou viande—aussi frais que lors qu'on l'avait mis dans la caisse et bien mieux conservé que si on l'avait placé dans une glacière, habitués. S'ils s'élevaient trop haut, les gaz que contient leur vessie se dilatent et, qu'ils le veuillent ou non, ces pauvres poissons montent. Plus ils montent, plus les gaz se dilatent et plus les poissons deviennent légers, jusqu'à ce que la vessie se détend tellement que le malheureux crève, dans toutes les acceptions du mot. Voilà pourquoi on trouve parfois, flottant sur l'océan les corps de poissons qui appartiennent aux régions les plus profondes de l'abîme.

LES MICROBES DANS LE PAIN.—Le Dr Troitzki réhabilite le pain tendre; quoiqu'il ne soit pas sans reproches au point de vue de la digestibilité, il a cependant certaines qualités qui le feront préférer aux personnes qui vivent dans une sainte frayeur du microbe.

Le savant russe a constaté que le pain nouveau et non entamé ne contient jamais de microorganismes, la chaleur du four nécessaire pour la cuisson du pain étant suffisante pour les tuer tous. En compensation, dès que le pain est entamé, si on le laisse découvert, il est envahi aussitôt; les microbes de toutes espèces, y compris les plus pathogènes, y trouvent un milieu de culture excellent. En plus, le pain blanc leur est spécialement favorable; le pain bis est moins rapidement envahi à cause de son acidité. Le docteur a ensuite examiné comment les différents microbes se comportent, soit sur la croûte, soit sur la mie. Ils y conservent leur activité nocive pendant des périodes qui durent, la plupart du temps, pendant près d'un mois, mais toujours plus longtemps sur la mie que sur la croûte.

VACCINATIONS ET REVACCINATIONS.—On ne saurait trop insister sur l'efficacité et les bienfaits des vaccinations et revaccinations. Nous lisons dans la *Revue Scientifique*, qu'au cours de la récente épidémie de variole qui a sévi à Paris, en 1892 et 1893, M. Layet a pu prendre l'observation de plus de 2,000 varioleux, et il a pu classer les malades de la façon suivante:

De 0 à 10 ans, sur 100 varioleux, 82% n'avaient pas été vaccinés; les autres avaient subi la vaccination. Sur 100 décédés, 96% n'avaient pas été vaccinés, et 4% avaient été vaccinés, mais non revaccinés.

De 10 à 20 ans, sur 100 varioleux, 31 n'avaient jamais été vaccinés; les autres avaient subi la vaccination, mais non la revaccination.

De 20 à 30 ans, sur 100 varioleux, 15 n'avaient jamais été vaccinés, 81 n'avaient pas été revaccinés et 4 avaient subi la revaccination.

A 50 ans et au-dessus, sur 100 varioleux, 14 avaient été vaccinés, 82 non vaccinés et 4 seulement avaient subi la revaccination.

D'autre part, M. Combemale, professeur à la Faculté de médecine de Lille, a étudié les délais que l'on peut laisser entre les revaccinations successives pour les enfants et les adultes, question

fort controversée, et il est arrivé aux conclusions suivantes:

1^o Il est nécessaire de revacciner les enfants tous les cinq ans;

2^o Les adultes ne peuvent s'assurer une immunité réelle qu'en se soumettant à la revaccination tous les cinq ans également;

3^o En cas d'insuccès de la vaccination chez l'enfant, il faut procéder à la réinoculation jusqu'à ce que le succès s'en suive;

4^o La revaccination pratiquée au cours de l'inoculation de la variole n'influe pas plus favorablement que le fait d'une première inoculation vaccinale.

PHOTOGRAPHIE DE L'ÉLECTRICITÉ.—Les vrais savants ont sur les autres hommes cette supériorité que rien ne les arrête dans leur marche en avant. La conviction que toutes les ambitions sont permises à l'esprit de l'homme conduit ces chercheurs acharnés aux plus audacieuses expériences.

Le dix-neuvième siècle les aura vu accomplir, à cet égard, des prodiges en science chimique, physique, médicale ou industrielle.

Pour ne parler que d'une force parmi toutes celles que nous avons su conquérir, l'électricité, ne la voyons nous pas chaque jour mouvoir toutes nos machines, nous éclairer, nous chauffer et, prudemment dosée, nous guérir?

C'est ici que les incrédules, nés malins, triomphent. Ils se bornent à demander: "Qu'est-ce que l'électricité?" Et personne ne peut leur donner une définition scientifiquement catégorique.

Pour répondre à ces questions légitimes, les savants ont essayé de capter au passage ce fluide étrange et d'en fixer une image par la photographie. Comme une étincelle électrique de moyenne intensité dure 0,000,000,868 de seconde, on comprend qu'il n'était guère facile d'en obtenir une épreuve sur une plaque sensibilisée! C'est pourtant ce qui fut fait par Thomson et Chaumatow, mais leurs travaux viennent d'être surpassés.

Un savant russe, précédé de l'approbation des savants étrangers, M. de Narkiewicz Jodko, membre de l'Institut impérial de médecine de Saint-Petersbourg, a quitté sa résidence de Nad-Niemen pour apporter à ses confrères de Paris une série de photographies doublement curieuses par les rapports profonds qu'elles démontrent entre l'électricité et notre organisme.

Considérant l'électricité comme la force vitale première d'où découlent toutes les autres par transformations successives dans la Nature, M. de Narkiewicz pense que l'homme, produit de cette Nature et plongé dans cette atmosphère chargée d'électricité, devait y puiser la force ignorée qui le fait vivre.

Il a vu dans l'être une véritable pile électrique qui reste en contact avec le milieu ambiant par l'échange constant du fluide électrique, appelé par lui principe vital.

Réunis chez lui ces derniers soirs, des savants français qui se sont spécialement occupés de ces études, le col de Rochas, professeur à l'École Polytechnique, les Drs Baraduc et Georges Encasse, d'Arsonval, Paul Richer Vigouroux, etc., ont examiné avec intérêt les photographies si curieuses que M. de Narkiewicz a faites des étincelles magnétiques obtenues à la surface du corps humain.

Ces épreuves affectent la forme d'une boule lumineuse, présentant plus ou moins d'irradiations et de fines arborescences suivant que le sujet est anémique, nerveux, sanguin, ou de vigueur exceptionnelle.

Dans ce dernier cas on assiste sur le cliché à une véritable explosion de molécules électriques.

Les chercheurs français que nous citons plus haut ont été d'autant plus séduits par les expériences et les démonstrations de M. de Narkiewicz Jodko qu'elles leur apportaient la confirmation de leurs propres travaux.

Nous ne pouvons malheureusement nous étendre ici sur les procédés mêmes du docteur russe dont l'exposé serait trop technique. Contentons-nous de dire avec M. Vigouroux, médecin de la Salpêtrière, qu'une science nouvelle est née.

CHOSIES ET AUTRES

—Il y a entre l'Amérique et l'Europe onze câbles transatlantiques.

—La figure d'une femme peut être un poème, mais elle a toujours le soin d'en effacer les lignes.

—On prétend qu'il y a encore des anthropophages ou mangeurs de chair humaine dans quatorze contrées.

—On calcule qu'il y a aux Indes 131,600 malheureux atteints de la lèpre.

—L'éléphant n'atteint son plein développement qu'à l'âge de cinquante à soixante ans et il vit jusqu'à cent cinquante ans.

—Il n'y a pas moins de quatre-vingt-six villages dans l'Etat du Massachusetts qui n'ont pas de médecin résidant.

—La fabrique de paniers de Oakville, Ont., emploie quarante mains et manufacture 3,500,000 paniers dans une année.

—La statistique démontre que notre planète a été habitée par pas moins de 66,627,842,333,266 êtres humains depuis l'origine des temps.

—La Grèce dépense annuellement pour l'entretien de son armée environ 18,000,000 de drachmes. Le drachme vaut environ vingt cents.

—Le globe terrestre pèse 6,660,000,000,000,000,000,000 de tonnes, et la distance de la terre à l'astre lumineux qui nous réchauffe est 92,500,000 milles.

—Il n'y a que 2,000 espèces de pommes produites aux Etats-Unis. Il n'est pas étonnant que tous les goûts ne soient pas satisfaits, dans la république voisine qui compte 65,000,000 d'habitants.

—Les briques fabriquées au Canada sont préférées par les Américains par suite de leur supériorité en couleur. On dit qu'un fabricant canadien a un ordre de 200,000 briques pour Buffalo et que d'autres fabricants en expédient de grandes quantités dans les villes de l'est américain.

—Dans les villes de la Nouvelle Angleterre, le travail à la clavigraphie se paie au taux de six cents les cent mots, estimant deux cent cinquante mots à la page. Les clavigraphes se sont tellement multipliés dans ce pays-là que grand nombre de jeunes américaines instruites recherchent des positions dans les magasins d'épicerie.

—Le pulcomètre est un petit instrument, d'invention nouvelle, à l'usage des médecins employés par les compagnies d'assurance sur la vie. Il fait connaître de la manière la plus exacte les battements du cœur de la personne examinée. Une plume électrique qui y est adoptée, trace sur une feuille de papier la marche, les haltes, et les pérégrinations précises du sang, indiquant ainsi d'une manière fidèle la force ou la faiblesse des pulsations.

—Le bon Abraham Lincoln, le citoyen le plus aimable, le plus vertueux et le plus grand homme d'Etat qu'il y ait eu sur la scène politique

des Etats-Unis, avait été commis chez un petit marchand de village, avant de s'établir pour son propre compte. Un soir qu'il fermait le magasin, une femme entra et lui demanda une demi-livre de thé. Lincoln la servit à la hâte et se remit à fermer la devanture. Le lendemain matin, en entrant dans le magasin, il vit dans un des plateaux de la balance le poids qu'il avait mis la veille pour peser le thé de la bonne femme ; c'était un poids d'un quart de livre. Aussitôt Lincoln pesa un autre quart de thé et alla le porter à la femme en lui demandant pardon de son erreur.

Une autre fois, une femme lui donna en le payant six sous et quart de trop. Il y avait alors des pièces d'argent de cette valeur, qu'on nommait *picayunes*, *picail'ons* en français. Dès que le magasin fut fermé, Lincoln alla rapporter cette pièce chez cette femme, bien qu'elle demeurât à deux milles de là.

Jeunes commis qui lisez ces lignes, apprenez que c'est par la pratique de ces vertus, qu'un humble garçon de ferme comme l'avait été Lincoln, peut devenir président des Etats Unis.

LES ECHECS

On se fait généralement une idée assez fautive du jeu et des joueurs d'Echecs.

Les Echecs sont un jeu pour les initiés et une science aux yeux des profanes. Quand on n'a pas l'ambition de devenir un maître et d'atteindre la force des professeurs, on peut arriver, en quelques mois, à jouer aux Echecs et, en une année ou deux, à être mis au rang des amateurs. Mais, comme en toutes choses, il faut le don de la nature pour surprendre ce qu'un philosophe du XVIIIe siècle appelle *le secret*, et, à ce sujet un joli mot de M. Walker à un élève : " Il y a deux familles : ceux qui jouent aux échecs et ceux qui jouent avec les échecs."

PROBLEME No 164

Composé par M. P. F. Blake
Noirs.—11 pièces



Blancs.—9 pièces
Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU PROBLEME NO 163
Blancs Noirs
1 F S CR 1 ?
(7 variantes)
2 Mat selon le coup des Noirs.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois
Recevront gratuitement le feuilleton en cours de publication " Le Secret d'une Tombe."



C. H. Hutchings.

La Migraine

GUÉRIE RADICALEMENT

EN PRENANT

Les Pilules d'Ayer

"Je fus pendant longtemps sujet aux migraines. Elles étaient ordinairement accompagnées de douleurs aiguës dans les tempes, d'une sensation de trop plein et de sensibilité dans un œil, de mauvais goût dans la bouche, la langue chargée, les mains et les pieds froids et des maux de cœur. J'ai essayé un grand nombre de remèdes recommandés pour cette maladie ; mais ce n'est qu'après

Avoir commencé à prendre des Pilules d'Ayer

que j'ai senti un soulagement complet. Une seule boîte de ces pilules m'a suffi et je suis maintenant débarrassé de maux de tête, et bien portant."—C. H. HUTCHINGS, East Auburn, Me.

Les Pilules d'Ayer

Ont obtenu une Médaille à l'Exposition Colombienne.

La Salsepareille d'Ayer est la meilleure.

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
187, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6 40 par an, 9, rue François Ier, Paris, France.



60 JOURS

Excursions pour les Colons

A toutes les gares de la ligne du



DE BILLETS SERONT VENDUS

17 Juin—Bons pour revenir jusqu'au 11 Août
19 Juin— " " " " " 18 Août
26 Juin— " " " " " 25 Août
17 Juil.— " " " " " 15 Sept.

Pour les places suivantes aux prix fixés.

Deloraine.....	\$28.00
Reston.....	
Estavan.....	
Binscarth.....	
Moosomin.....	
Regina.....	\$30.00
Mooselaw.....	
Yorkton.....	\$35.00
Prince Albert.....	
Calgary.....	\$40.00
Red Deer.....	
Edmonton.....	

EXPOSITION D'AGRICULTURE ET D'INDUSTRIE DE WINNIPEG, aura lieu du 23 au 28 juillet inclusivement, et le 17 juillet a été choisi comme jour d'excursion pour permettre au passager de voir cette exposition.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST. JACQUES
COURS DE LA RUE ST. JACQUES, WINNIPEG

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc. ; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés

RENE RAVAU

ARTISTE-PEINTRE

4, Rue St-Laurent

Résidence privée :

156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin, etc.—Spécialité : Adresses enluminées.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Bleck Barron)

VICTOR ROY. L. Z. GAUTHIER

Téléphone no 2113.



ANNONCE DE
John Murphy & Cie
GRANDE VENTE
A
ESCOMPTEES
DU DEMENAGEMENT

Escomptes accordés sur le stock
entier de 10 à 75 P.C.

Un assortiment extraordinaire de man-
teaux dans les derniers styles, pour être
vendus à 33 1/2 p.c. d'escompte
Garnitures et Passementeries — Un lot
de 500 verges de garnitures de toutes sor-
tes comprenant des passementeries en jais,
en soie, en mohair, en tinsel, etc. pour
être vendues au quart et à la moitié du
prix. Ceci est un lot réellement avanta-
geux que toute personne devrait voir.
150 douzaines de chemises blanches pour
hommes pour être vendues durant cette
vente à 39 cts la pièce.
Un lot de dentelles crèmes, blanches et
rouge, drabes et rouges, différentes lar-
geurs, variant de 30 à 50 cts la verge, pour
être vendues 5 cts la verge.
Voyez nos rubans réduits. Un choix
magnifique à des prix incroyablement bas.
Ne manquez pas d'assister à cette grande
vente qui ne durera maintenant que quel-
ques jours.

John Murphy & Cie

1781 et 1783, rue Notre-Dame,
coin de la rue St-Pierre

Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 2193

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



En vente partout
\$1.25 LA BOUTEILLE

L'opus Surréaliste
PHOTOGRAPHIES
RUE ST DENIS
M. N. L'ABRES ETAIT AUTREFOIS DELA
MAISON W. NOTMAN & FILS.
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU
CRAYON PASTEL, ETC ETC
TELEPHONE 7283

MAISON - BLANCHE

65 - RUE SAINT-LAURENT - 65

IMPORTATEUR

- DE -

Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT



UN SEUL PRIX

154-4

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“WESTERN”

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893.....	2,365,036
Fonds de réserve.....	2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les
bonnes pharmacies.

Le VIN à
l'EXTRAIT de FOIE de MORUE
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs
de l'HUILE de FOIE de MORUE et
les propriétés thérapeutiques des prépa-
rations alcooliques. — Il est précieux
pour les personnes dont l'estomac ne
peut pas supporter les substances gras-
ses. Son effet, comme celui de l'HUILE
de FOIE de MORUE, est souverain
CONTRE :
la SCROFULE, le RACHITISME,
l'ANEMIE, la CHLOROSE,
la BRONCHITE et toutes les
MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

ABONNEZ-VOUS

AU

MONDE ILLUSTRÉ

SEUL

Journal français Illustré

DU

CANADA

ET

LE PLUS COMPLET

DES

Journaux Littéraires

Saint-Nicolas, journal illustré pou
sant le jeudi de chaque semaine. Les abon-
nements partent du 1^{er} décembre et du 1^{er}
juin. Paris et départements, un an : 18 fr.
six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 17
fr. six mois : 9 fr. S'adresser à la librairie
Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes
de GEO. TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour
un meilleur emplâtre. Des milliers de per-
sonnes souffrantes ont immédiatement re-
cours aux EMPLÂTRES SOUVERAINS DES
MONTAGNES VERTES de GEO. TUCKER pour
le soulagement immédiat des douleurs Rhu-
matismales, Rognons, Matrice, Poitrine
Côtés, Dos, Reins.
Vendus en gros et en détail chez

GEO. TUCKER

LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

1875, STE-CATHERINE, Montréal. - Prix 25c

PATENTS
PATEENTS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a
prompt answer and an honest opinion, write to
MUNN & CO., who have had nearly fifty years'
experience in the patent business. Communica-
tions strictly confidential. A Handbook of In-
formation concerning Patents and how to ob-
tain them sent free. Also a catalogue of mechani-
cal and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive
special notice in the Scientific American, and
thus are brought widely before the public with-
out cost to the inventor. This splendid paper,
issued weekly, elegantly illustrated, has by far the
largest circulation of any scientific work in the
world. \$3 a year. Sample copies sent free.
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single
copies, 25 cents. Every number contains beau-
tiful plates, in colors, and photographs of new
houses, with plans, enabling builders to show the
latest designs and secure contracts. Address
MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE

Poitrine parfaite
par les
POUDRES
ORIENTALES
LES SEULES
Qui assurent en 3
mois et sans nuire
à la santé le
DEVELOPPEMENT

Fermeté des Formes de la Poitrine
CHEZ LA FEMME
SANTÉ ET BEAUTÉ !

UNE BOITE AVEC NOTICE \$1; 6 BOITES \$5

En vente dans toutes les pharmacies de
première classe. Dépôt général
pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
MONTREAL Tel. Bell 6-313

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent
LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE son
lues par tout le monde

Désirez-vous un commis ?
Annoncez dans LA PRESSE

LA PRESSE est le véritable intermédiaire
entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?
Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi
lisent toutes LA PRESSE

Désirez-vous retrouver un article perdu
Annoncez dans LA PRESSE

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?
Annoncez dans LA PRESSE

Journal possédant la plus forte circulation
de tous les journaux français
du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine fi-
nissant le 4 août 1894.

35,621

La PRESSE sera adressée à la campagne
pendant la saison d'été à raison de 25c par
mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

Neuveau procédé américain pour plom-
bage de dents, en porcelaine et en verre,
plus résistant que le ciment, imitant par-
faitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger
Neuveau procédé pour plomber et extraire
les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.
No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL